

voir. Vous êtes sur le point d'unir votre sort à celui d'une jeune fille dont tout vous rapproche : la volonté de vos parents, des liens de famille déjà fort étroits et surtout une affection mutuelle. Mais vous êtes avant tout homme d'honneur, et si vous appreniez que la fortune dont vous croyez disposer un jour, votre titre lui-même, peuvent vous être enlevés d'un moment à l'autre, si l'on vous disait en outre que des circonstances d'une autre nature, mais non moins graves, élèvent entre vous et celle que vous aimez une barrière presque infranchissable, peut-être hésiteriez-vous avant de contracter cette union. Vous penseriez du moins qu'il est de votre devoir d'instruire celle que vous aimez des changements survenus dans votre position et de ne pas la leurrer de fausses espérances.

« Ce devoir, l'heure est venue pour vous de le remplir. Vous n'avez aucun droit à la majeure partie de la fortune de votre père, son titre lui-même peut vous être contesté, et l'instant est proche aussi où des révélations seront faites qui détruiront tout votre bonheur. Je ne vous demande pas de me croire sur parole, monsieur le vicomte, je sais trop bien que vous ne le pourriez pas, et quoique vous ne deviez pas ignorer que j'ai quelques obligations à votre famille, votre premier mouvement a dû être de déchirer cette lettre, tant mes assertions vous auroient sans doute paru insensées.

« Réfléchissez cependant, cherchez dans vos souvenirs et peut-être trouverez-vous qu'elles sont moins folles qu'elles ne le paraissent. Je n'avance rien d'ailleurs que je ne sois prêt à prouver. Ces preuves, je les tiens à votre disposition, non dans un but hostile, mais parce que seul au monde je suis en état de conjurer les malheurs qui vous menacent, s'ils peuvent encore l'être, et ce soir à minuit, ou demain matin au lever du soleil, si vous voulez venir au Val Maudit, vous m'y trouverez prêt à vous les fournir.

« Je vous y attendrai, monsieur le comte, et lorsque vous m'aurez entendu, j'espère, malgré la peine qu'à dû vous causer ma lettre, que vous serez convaincu des sentiments de reconnaissance et d'amitié qu'a toujours eus pour vous, comme pour tous ceux des vôtres qui ont du sang des Lalande dans les veines, le bohémien Pharold.»

Avant son départ pour l'Amérique, Edouard, malgré les affirmations solennelles et répétées de Pharold, eût déchiré cette lettre avec mépris et ne l'eût pas jugée digne d'un seul instant d'examen. Mais pendant son absence, sa raison s'était mûrie, et bien des événements auxquels il avait jadis à peine pris garde, lui étaient apparus, éclairés par la double lumière du temps et de la réflexion, sous un aspect étrange, presque menaçant. Aussi ce qui l'avait le plus frappé, peut-être, dans la lettre, était-ce l'appel que le bohémien faisait à ses souvenirs.

Un soupçon qui lui était souvent venu, mais qu'il avait toujours repoussé comme injurieux pour lui-même autant que pour les siens, se réveilla alors avec tant de force qu'il prit les proportions d'une certitude. Il y avait dans le passé de sa famille un événement douloureux ou flétrissant, un secret peut-être qu'on lui avait toujours caché.

L'obstiné silence que son père et même Mme de Tréveneuc gardaient sur le compte de Lalande, la contrainte visible avec laquelle ils accueillaient toute allusion faite au brave officier bien, l'invincible froideur qu'ils manifestaient l'un à l'égard de l'autre, malgré leurs fréquentes relations, tout contribuait à

l'en convaincre. Il n'était pas jusqu'à cette menace, échappée la veille à son père dans un moment de fureur, et à laquelle il avait d'abord à peine pris garde, qui ne lui parût maintenant une preuve à l'appui des assertions du bohémien.

Mais de quelle nature était ce secret dont on lui avait laissé ignorer l'existence ? Concernait-il son oncle lui-même, ou sa mère, la sœur de Lalande, dont le souvenir semblait également proscrit et dont il ne souvenait pas avoir entendu le nom sortir de la bouche de son père ?

Là recommençaient ses doutes et ses indécisions, et son imagination, livrée à elle-même, s'abandonnait parfois à de telles suppositions, que son cœur se serrait de douleur, tandis que le rouge de la honte lui montait au front. Et quand il songeait que ce passé qui pesait d'un poids si lourd sur son avenir allait peut-être briser toutes ses espérances et le séparer à jamais de Marguerite, il se sentait devenir fou d'angoisse et de désespoir.

Aussi sa résolution d'en finir avec de pareilles incertitudes, fut-elle bientôt prise. Mais pendant quelque temps, il hésita sur le parti qu'il devait adopter. Le plus simple, celui qui se présenta le premier à son esprit, fut d'aller trouver Pharold. Mais l'idée seule de cette entrevue révoltait son orgueil. Et d'ailleurs, si cet homme se jouait de lui ou le trompait, une pareille démarche n'était-elle pas, à elle seule, l'aveu tacite de craintes singulières ? Si plus tard elle était connue, comment l'expliquerait-il ?

Au milieu de ses perplexités, sa raison ébranlée devenait de moins en moins capable d'apprécier sainement la situation. Il le sentait lui-même, et cherchait à qui, autour de lui, il pourrait demander conseil.

Un instant, il pensa à son père. Mais de quel front l'aborder ? Comment lui exprimer, même en termes couverts, les odieux soupçons qu'il avait conçus ? Il n'y fallait pas songer. Encore moins pouvait-il s'adresser à sa tante. D'Availles eût été certainement un confident discret, un guide indulgent et sûr, mais il éprouvait à l'initier à ses secrets de famille, à ses soupçons surtout, une insurmontable répugnance.

Restait Marguerite. Il ne pourrait tout lui dire peut-être, mais il pourrait lui en apprendre assez pour lui faire comprendre la nature du péril qui menaçait leur bonheur. Il était dur, à la vérité, presque cruel, de l'initier inutilement à de pareils secrets. Mais il était évident qu'un jour ou l'autre ils parviendraient à sa connaissance, s'ils étaient fondés, et mieux valait alors, dans son intérêt même, qu'elle fût de longue date préparée à ce coup douloureux. Ces secrets d'ailleurs la touchaient presque aussi directement qu'Edouard si Lalande s'y était trouvé mêlé. Elle avait le droit d'être consultée sur la conduite qu'il allait tenir et il sentait que personne mieux qu'elle n'était en état de le conseiller.

Puis à ces raisons s'en joignait une autre qui les dominait toutes, bien qu'il ne voulût pas se l'avouer. C'est que ce conseil demandé serait une épreuve décisive qui lui permettrait de lire enfin dans le cœur de Marguerite et de savoir si en lui donnant sa main elle s'abandonnait à son véritable penchant ou cédait sans répulsion, mais sans empressement, à de simples convenances de famille.

(La suite au prochain numéro.)